Document généré le 4 juin 2025 15:11

Ciné-Bulles

L'inconfort de l'indifférence
Commentaire critique
Catimini de Nathalie Saint-Pierre, Québec, 2012, 111 min

Jean-François Hamel

Volume 31, numéro 1, hiver 2013

URI : https://id.erudit.org/iderudit/68160ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Hamel, J.-F. (2013). Compte rendu de [L'inconfort de l'indifférence : commentaire critique / *Catimini* de Nathalie Saint-Pierre, Québec, 2012, 111 min]. *Ciné-Bulles*, *31*(1), 14–15.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'inconfort de l'indifférence

JEAN-FRANÇOIS HAMEL

Au Québec, la Direction de la protection de la jeunesse (DPJ) prend en charge chaque année des centaines d'enfants et d'adolescents dont la situation familiale est problématique. Ceux-ci sont envoyés dans des familles d'accueil ou dans des centres fermés afin d'entamer un nouveau processus d'apprentissage. En apparence, ce système étatique permet de donner une seconde vie à ceux qui n'ont pas eu la chance de venir au monde dans un milieu favorable à leur épanouissement. Malgré les meilleures intentions, cette structure comporte de sérieuses lacunes. Il s'agit moins de contester sa légitimité que les conséquences parfois néfastes qu'elle a sur les enfants. Ballotés d'une famille à une autre, soumis à des règles strictes, ils doivent composer avec un cadre le plus souvent mal adapté à leurs besoins. C'est de tout cela, et de plus encore, dont fait état Nathalie Saint-Pierre (**Ma voisine danse le ska**) dans son second long métrage, **Catimini**. Problèmes d'adolescents incompris, désaimés, devant affronter la dure évidence d'être seuls dans un monde qui semble ne pas trop savoir quoi faire d'eux.

L'idée initiale du film porte déjà la trace d'une démarche sincère et intelligente : parcourir les destins de plusieurs jeunes filles qui se croisent au fil du récit. Tout d'abord, Cathy, 6 ans, est amenée dans une nouvelle famille d'accueil, où elle se mure dans un silence perpétuel. Keyla, 12 ans, partage pendant un temps l'existence de cette petite, jusqu'au moment où son comportement amène les autorités à la transférer dans un foyer mieux adapté à sa situation. Sa nouvelle compagne de chambre, Mégane, 16 ans, est une adolescente perturbée et réfractaire à l'autorité. Un jour, elle fuit avant d'être retrouvée et placée en détention dont elle s'échappera. On suit aussi le trajet de Manu qui, devenue majeure, doit affronter seule le monde après des années de prise en charge par la DPJ.

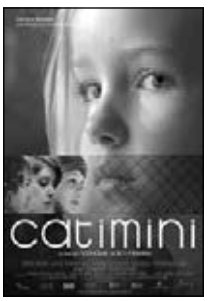
À travers les divers épisodes qui composent **Catimini**, on est les témoins impuissants d'une roue infernale où le bonheur n'est jamais vraiment à la portée de ces petites mains déjà salies par les infamies dont elles sont victimes. Le film révèle, en outre grâce à un sens accru du détail, la complexité et la noirceur de leur condition incertaine. Car même Manu, désormais libre, n'a pas davantage de repères : la solitude est toujours son lot, peut-être encore plus qu'auparavant, à l'aube d'une vie adulte qui n'a rien de rassurant.

Comment filmer l'indifférence à laquelle ces jeunes filles font face en évitant un ton pathétique ou misérabiliste? C'est ce que parvient brillamment à faire Nathalie Saint-Pierre, grâce à l'acuité et à la sensibilité de son regard. Elle prouve qu'un sujet n'est soumis, de prime abord, à aucune contrainte : il peut être bien ou mal traité, selon l'honnêteté du réalisateur qui s'y frotte. Ainsi, la caméra s'attache aux personnages, les suit, sans les juger ni les victimiser. Elle ne s'attarde jamais trop longuement au potentiel mélodramatique des situations dépeintes, pas plus qu'elle ne le fait de façon larmoyante. Elle préfère tirer profit de ces instants pour montrer avec justesse l'âpreté des situations dont elle témoigne, ce qui a pour effet de créer un cadre réaliste porté par une approche sans complaisance, brute comme la réalité de ces quatre filles. Le cas de Cathy est exemplaire de la manière

dont la réalisatrice traite son sujet; le mutisme de l'enfant crée un malaise tel qu'on ne peut que se questionner sur ce qui la fait réagir ainsi. La plaçant à l'écart des autres enfants, Saint-Pierre parvient à faire ressentir au spectateur son mal-être et sa détresse affective mieux que ne l'aurait fait n'importe quel dialogue. Son silence est criant de vérité et l'on en est que davantage bouleversé.

Le paradoxe que **Catimini** expose est d'une grande pertinence et l'on ne peut que se demander, au terme de cette expérience filmique, comment un système d'une telle inhumanité peut exister et penser apporter quelque réconfort que ce soit à ces petites âmes déjà tellement malmenées, voire écorchées vives? On refuse, par exemple, à Keyla le droit de contacter une amie d'une ancienne famille d'accueil, ce qui provoque chez elle une incompréhension qui s'exprimera dans une réaction violente conduisant à un tragique incident. Sans jamais appuyer son propos, Nathalie Saint-Pierre questionne avec intelligence ce double discours qui comporte nécessairement sa part d'hypocrisie. Comme si la DPJ, afin de préserver son image et sa réputation, évitait d'affronter ses failles et ses lacunes. Ce serait probablement le sens à donner à la séquence finale, ironique à souhait, alors qu'on célèbre le cap des 100 enfants d'un couple de parents adoptifs. Manu, qui a passé un an au sein de cette famille, ressent davantage l'isolement lorsqu'elle aborde son ancienne « mère adoptive », qui ne la reconnaît même pas. Ce moment triste et grave révèle à lui seul toute la profondeur de l'incohérence institutionnelle que le film dépeint, comme le signe de quelque chose qui ne va vraiment pas, malgré les embrassades et les accolades de circonstance.

À la toute fin, le plan qui montre Cathy, cloîtrée dans son monde, reprend à l'identique celui du début : assise à l'arrière d'une voiture, elle est amenée dans une nouvelle famille. Ce qu'on a entrevu l'espace de ces quelques instants est un cycle sans fin, où tout est à recommencer, chaque fois, sans égard pour l'équilibre de l'enfant qui en fait la douloureuse expérience. **Catimini** est un film qui dévoile la détresse de ceux qu'il montre. Sans être un réquisitoire féroce contre le traitement qui leur est réservé, il offre un point de vue senti et vibrant sur le sujet, sans par ailleurs se faire didactique. Il est de ces fictions qui, par le mouvement qui s'opère à travers leurs images et leur rythme, donnent l'impression que le cinéma est moins là pour divertir que pour réfléchir sur l'état du monde. Le film de Nathalie Saint-Pierre est de cette trempe. Il esquisse un chemin par lequel on prend conscience de ce qui nous entoure, en étant solidaire de ces drames qui se jouent quotidiennement. (Sortie prévue : 23 janvier 2013)



Québec / 2012 / 111 min

Réal., scén., mont. et prod. Nathalie Saint-Pierre **Image** Nathalie Moliavko-Visotzky **Son** Martyne Morin **Int.** Émilie Bierre, Joyce-Tamara Hall, Rosine Chouinard-Chauveau, Frédérique Paré, Isabelle Vincent **Dist.** Axia Films